

Mektoub My Love : Canto Uno Un été brûlant

Sami Gnaba

Number 314, June 2018

Abdellatif Kechiche, Mektoub My Love : Canto Uno

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gnaba, S. (2018). Mektoub My Love : Canto Uno : un été brûlant. *Séquences : la revue de cinéma*, (314), 4-5.



UN ÉTÉ BRÛLANT SAMI GNABA

Cinq ans après sa Palme d'or pour *La vie d'Adèle*, Abdellatif Kechiche est de retour avec *Mektoub, My Love: Canto Uno*. Poursuivant des thèmes (la jeunesse, le désir, le destin) et une démarche esthétique déjà identifiables dans son film précédent, mais cette fois sous un angle plus léger et solaire, le réalisateur franco-tunisien nous convie à une célébration enivrante de la jeunesse; de ses joies, de son insouciance et de ses désirs.

Adapté très librement du roman *La Blessure, la vraie* de l'auteur François Bégaudeau, *Mektoub* reste avant tout le projet de Kechiche. D'ailleurs, à la sortie du film, Bégaudeau, alors invité à l'émission *La Grande table* sur France Culture, évoquera le travail d'adaptation de Kechiche comme une trahison de son livre pleinement consentie. Trahison qui permet au réalisateur d'intégrer librement à ce récit d'apprentissage se déroulant au milieu des années 1990 plusieurs éléments autobiographiques (le sud de la France de sa jeunesse, ses origines tunisiennes, ses aspirations de cinéaste, etc.) et, plus essentiellement, de poursuivre un désir de cinéaste annoncé avec *La vie d'Adèle*, mais avorté après les nombreuses polémiques qui ont suivi sa sortie. Idée qui consiste à suivre, sur la durée, sur le temps de plusieurs films-chapitres, un personnage, ses apprentissages et ses destins possibles.

Avec Amin, et plus concrètement par l'entremise de son fabuleux interprète Shaïn Boumedine, l'auteur de *La faute à Voltaire* et de *L'Esquive* semble avoir trouvé celui qui portera et incarnera ce désir. *Mektoub, My Love: Canto Uno* est à cet effet un film qui respire le désir. À en perdre la tête, jusqu'au vertige. Ce désir se trouve d'ailleurs transposé dans sa dimension la plus charnelle dès les premières minutes, dans une scène de sexe torride et crue entre Tony, le cousin « coquin », et Ophélie, une amie d'Amin à laquelle il n'est pas

insensible. Dans ce qui sera la seule scène du genre, Kechiche, qui semble peut-être vouloir provoquer ses détracteurs, nous installe de plain-pied dans le sujet principal: le désir, l'attraction fiévreuse de deux corps, que le timide Amin tarde à vivre. Sa position dans cette scène inaugurale restera d'ailleurs celle qu'il s'attribuera dans une majeure partie du film, celle du témoin à la fois distant (ici voyeur) et fasciné par ces filles gravitant autour de lui. Une accumulation de corps, de rencontres et de jeux de séduction à laquelle le timide Amin ne prend jamais activement part.

À cet effet, pour bien mesurer la trajectoire d'Amin tout au long du film et comprendre comment Kechiche accompagne l'évolution de son regard, il suffit d'observer la première rencontre sur la plage avec Charlotte et Camille. Sourire nerveux, peu bavard, Amin ne fait que regarder furtivement le corps des filles. Épousant son regard, la caméra n'en montre que des fragments furtifs (un plan sur les pieds, un autre sur les cuisses...). Entre hésitations et timidité, sa position de témoin distant est confirmée par la scène du bar, un peu plus tard, quand son désir pour Camille n'est pas concrétisé, choisissant de demeurer au loin tandis qu'un autre de ses cousins l'embrasse. Cette impassibilité devant les jeux de séduction d'Amin (captée ici magnifiquement sous toutes ses manifestations et expressions) se conjugue avec sa difficulté d'être dans le monde; il est toujours en retrait, décentré dans le plan, noyé parmi le groupe. Une position que Kechiche prend le temps, patiemment, de déplacer, jusqu'à ce que son personnage, aux deux tiers du récit, intègre le centre de l'image, commande l'action même: comme le révèle ce plan où il vient en aide à Ophélie, sur la plage, tandis qu'elle est soumise aux interrogations de sa famille sur sa relation avec son fiancé militaire.

« *Mektoub*: un film qui ne se donne pas simplement à voir, mais aussi et surtout à vivre. La vie entre à chacun des plans desquels transpirent une énergie collective, une chimie des acteurs, un sentiment de vérité et de joie ahurissant. Ça danse, ça chante, ça rie, ça s'embrasse, ça fête jusqu'aux petites heures du matin. La vie vibre à l'intérieur de chaque plan... »



2

Comme animé par une force intérieure, ou une conviction, qui lui avait échappé jusque-là, Amin trouve enfin sa *place* (grand motif kechichien) dans le plan, cette fois centrale. Ce n'est guère une coïncidence que c'est dans cette même scène, accompagné par Ophélie, qu'il s'exprime pour la première fois sur ses intentions. Se confiant à cette dernière, il veut réaliser des photos de nu d'elle. Une proposition à laquelle elle est réticente, mais non insensible. Récusant tout voyeurisme de sa part, il défend son projet comme un qui est artistique. Il est difficile de ne pas entrevoir dans son désir de célébrer le corps féminin celui de Kechiche qui parle de son film comme d'un «hommage rendu à la beauté» des femmes. Car, faut-il le rappeler, le cinéma de Kechiche aime les femmes, est habité par elles; il a toujours célébré leur sensualité comme leur liberté et leur combativité. Cela depuis *La faute à Voltaire*, son tout premier opus.

Mais c'est au personnage d'Amin, aspirant cinéaste et double fictionnel, que Kechiche réserve la plus belle scène du film et très certainement de toute sa filmographie, pourtant pas avare en moments mémorables. Quand Amin se rend à la ferme des parents à Ophélie pour y immortaliser la naissance d'un agneau, le cinéaste nous livre là le commentaire le plus édifiant sur son cinéma et sa méthode de travail. Filmée en temps réel, cette longue scène de naissance dit toute l'attente et la patience considérables qu'Amin-Kechiche traverse pour saisir cet *instant*, l'étincelle de vie convoitée.

Car c'est aussi cela *Mektoub*: un film qui ne se donne pas simplement à voir, mais aussi et surtout à vivre. La vie entre à chacun des plans desquels transpirent une énergie collective, une chimie des acteurs, un sentiment de vérité et de joie ahurissant. Ça danse, ça chante, ça rie, ça s'embrasse, ça fête jusqu'aux petites heures du matin. La vie vibre à l'intérieur de chaque plan «Que ne durent que les moments doux»,

chante Alain Bashung à un moment. Et c'est ce qu'exige le film, baigné dans la lumière d'été et l'ivresse du plaisir.

Comme dans aucune de ses autres oeuvres, *Mektoub* porte le sens de la durée kechichienne à des nouveaux sommets, nous emportant dans un tourbillon de vitalité, de lumière et de sensualité duquel on ne voudrait jamais s'extraire – malgré les trois heures qui composent sa durée. Charnelle et immersive, la mise en scène se déploie en effet sur des interminables séquences de conversations, de baignades, de danses. Ces séquences, chez un autre réalisateur, ennuieraient, mais ici elles subjuguent par leur naturel. Accueillant ici et là les accidents de tournage (un mouvement de caméra saccadé, une réplique mal dite, etc.), toujours au plus près de ses acteurs, magnétisé par eux, Kechiche prend son temps, saisit les interactions de groupe avec une intensité inouïe. Nul personnage n'est délaissé, tous ont leur moment pour briller, pour exister. Une *démocratie* des personnages en somme qu'un film plus formaté dans sa durée et sa narration ne parviendrait jamais à faire ressentir. Peut-être certains rejetteront cet excès de durée, de corps et de trivialité aussi – propre aux discussions entre gens de cet âge, encore épargnés des réseaux sociaux –, mais cette façon qu'a Kechiche de laisser ses personnages s'épanouir, se développer, c'est aussi par quoi s'est toujours affirmé son cinéma.

Avec ce sixième film en 18 ans, Abdellatif Kechiche continue à tracer une voie qui lui est propre dans le cinéma français contemporain. S'il a consolidé sa place de cinéaste indispensable, il l'a payée au prix de plusieurs batailles qui de toute évidence l'ont affecté. Et pourtant quelque chose de nouveau s'agite dans *Mektoub*, soit une forme de légèreté et d'apaisement qui jusque-là demeurait inédite.

Kechiche avait toujours filmé la quête désespérée de personnages aux origines étrangères pour trouver leur place, pour s'intégrer. Combat que même le personnage d'Adèle menait sans succès – tiraillée entre son désir de faire accepter à sa famille son orientation sexuelle et celui d'intégrer le monde plus élitiste et *arty* d'Emma –, concluant sa trajectoire dans un plan final la montrant en train de courir seule et en pleurs. Échec de trouver sa place que connaîtront presque tous les personnages de Kechiche (de la Vénus hottentote jusqu'à Jallel reconduit à son pays d'origine, en passant par Slimane qui ne pourra voir son rêve se réaliser). Sorties de plan et de films souvent déchirantes auxquelles, pour la première fois dans son cinéma, le cinéaste oppose une ouverture optimiste. Ce n'est plus seul qu'Amin quitte le plan, il est accompagné par une fille cette fois... Que leur réserve le destin (le *Mektoub*)? Nous le saurons bien assez tôt. ▲

1. Un récit d'apprentissage

2. Un hommage rendu à la beauté des femmes

Origine : France

Année : 2017

Durée : 2 h 55

Réal. : Abdellatif Kechiche

Scénario : Abdellatif Kechiche, Ghalia Lacroix, d'après le roman de François Bégaudeau

Images : Marco Graziaplena

Montage : Nathanaëlle Gerbeaux, Maria Giménez Cavallo

Musique : Rémi Barbot

Son : Julie Tribout, Rémi Durel

Direction artistique : Serge Bureau, Ann Chakraverty

Décor : Michelangelo Gionti, Michel Charvaz

Interprètes : Shaïn Boumedine (Amin), Ophélie Bau (Ophélie), Salim Kechiouche (Tony), Lou Luttiau (Camille), Alexia Chardard (Charlotte), Hafsia Herzi (Camélia), Delinda Kechiche (mère d'Amin)

Prods. : Abdellatif Kechiche, Jérôme Seydoux, Ardavan Safaee

Dist. : MK2/Mile End